

# DES RACISTES, DES TERRORISTES ET DES CONCILIEATEURS

*Le début, apparemment aimable, des négociations sur l'avenir de l'Afrique du Sud présente de nouvelles inconnues encore plus dangereuses et complexes à résoudre.*

PAR HERIBERT ADAM

LE SPECTACLE EXTRAORDINAIRE DU GOUVERNEMENT SUD-AFRICAIN ET DU Congrès national africain (CNA) devisant ensemble et plaisantant aimablement pour la première fois nécessite un certain décodage si l'on veut en saisir la portée psychologique. La politique, c'est la manipulation de symboles, qui est une condition *sine qua non* de l'exercice du pouvoir véritable. Non seulement le terrain a été préparé pour des négociations et des compromis irréversibles entre les deux ennemis jurés, mais en plus les antagonistes ont noué des rapports cordiaux pendant les trois jours de pourparlers qui se sont déroulés au pied de la montagne de la Table. Selon les propres termes du porte-parole du CNA pour les Affaires étrangères, M. Thabo Mbeki, ils ont découvert, à leur grande surprise, qu'ils n'avaient rien de diabolique. Des membres de la redoutable police de sécurité qui surveillaient la délégation du CNA ont sympathisé avec leurs ennemis et les uns et les autres n'ont pas tardé à s'appeler par leurs prénoms. Alors que Blancs et Noirs d'Afrique du Sud se demandaient pourquoi des «terroristes» respectables étaient invités à la résidence officielle des premiers ministres sud-africains, un correspondant sidéré faisait remarquer, à propos de Thabo Mbeki : «Mais quand il s'est mis à blaguer comme un gamin en donnant des coups de coudes au général Basie Smit, le chef de la police de sécurité, l'inhabituel a tourné au fantastique.»

Le coup de foudre entre le Parti national et le CNA est une répétition de l'expérience que beaucoup d'exilés sud-africains de divers horizons politiques vivent quand ils se rencontrent à l'étranger. Libérés du cadre de l'*apartheid* et devenus minorité dans une société étrangère, ils se découvrent une essence sud-africaine commune. Psychologiquement, les relations cordiales établies entre les anciens ennemis mortels s'expliquent par la redécouverte de liens d'origine, d'une parenté refoulée, car tous sont nés de la même terre.

Le fait que la famille qui dirige le domaine souhaite la bienvenue à des exilés avec qui elle était brouillée dépasse le simple calcul rationnel en vertu duquel l'approbation du monde extérieur dépend de la reconnaissance du CNA. Le pardon du CNA équivaut à redonner une légitimité au régime assiégé. Aujourd'hui, le président sud-africain est accueilli à l'étranger par la grande porte. Les banquiers sud-africains peuvent de nouveau obtenir des prêts à long terme. Fêtés comme des artisans de la paix doués de prévoyance stratégique, ceux-là mêmes qui furent les ingénieurs de l'*apartheid* tiennent, moralement, le haut du pavé.

CETTE CONSTELLATION EXPLIQUE AUSSI LA REMARQUABLE COHÉSION AFFICHÉE par le Parti national (PN) durant le processus de changement. La plupart des observateurs avertis s'attendaient à des défections au profit de la droite, si jamais la direction du parti «allait aussi loin». Pourtant, le comité du PN a approuvé les décisions du gouvernement à l'unanimité et lui a présenté ses encouragements et ses félicitations. Ce soutien était d'autant plus surprenant que le président ne lui avait pas dévoilé la teneur exacte de son discours du 2 février. De plus, ce ne sont pas les membres de son propre parti que F. W. De Klerk a consultés pour un avis crucial de dernière minute, mais l'opposant emprisonné. La possibilité d'une coalition gouvernementale d'unité nationale est alors née et un sentiment de soulagement, voire d'euphorie, a balayé le pays. Une des déclarations qui sont le plus souvent revenues, d'un côté comme de l'autre, soulignait combien il était idiot de ne pas avoir entrepris des démarches de réconciliation des années plus tôt.

La faculté de pardonner dont les victimes font preuve est l'élément le plus

étonnant du processus. Sans exprimer d'amertume au terme de décennies de souffrance, sans crier vengeance pour des crimes abominables, Nelson Mandela déclare publiquement qu'il faut oublier le passé. Par cette attitude, il fabrique en fait un nouveau mythe, à savoir que le passé n'importe plus. Cependant, si l'on peut pardonner le passé, on ne peut l'oublier. Légitimer les auteurs des crimes passés de l'*apartheid* dans l'intérêt de la paix future équivaut à accepter une conversion sans repentir. Ce n'est pas sans raison que, dans l'acte qui consiste à se laver des péchés commis, la religion insiste sur la confession et sur la réparation comme preuves symboliques de la sincérité du converti. Cependant, les tenants du pouvoir officiel n'ont encore ni présenté d'excuses ni offert de réparation. Le Parti national ne s'est pas encore excusé des souffrances infligées. Jusqu'ici, il n'a fait que reconnaître l'échec de l'*apartheid*, ce qui ne manque pas de cynisme. Proclamer que l'*apartheid* est impraticable et le dénoncer comme étant criminel ne revient pas au même.

EN PARDONNANT SANS INSISTER SUR UNE FORME QUELCONQUE DE RÉHABILITATION morale, Nelson Mandela risque bien de compromettre sa crédibilité auprès des membres radicaux de son parti. Il ne suffit pas d'exiger réparation sous la forme de nationalisation. Même sur ce point, pourtant, le CNA a lâché du lest devant les cris poussés dans le monde des affaires et dans les monopoles. On ne reparlera de nationalisation que si les experts qui doivent l'étudier la jugent réalisable. Ce socialisme est peut-être sensé du point de vue économique, mais les Sud-Africains démunis qui exigent des améliorations tangibles maintenant ne comprendront pas qu'on veuille l'instaurer. En fait, il est alimenté par l'image d'une double présidence.

La télévision montre un Frederik De Klerk et un Nelson Mandela qui s'assurent de leur respect mutuel au cours d'une conférence de presse commune. Stephen Gray, un écrivain de Johannesburg, décrit très justement les deux hommes comme «deux grands-pères revigorés qui souriaient gauchement à la caméra». Par contre, dans son éditorial, le plus grand journal du pays les présentait chaleureusement de la façon suivante : «Le toujours jeune, imperturbable et alerte président et le dirigeant noir grand, digne et éloquent assis côte à côte, écrivant l'Histoire ensemble.» À l'arrière d'une Mercedes noire rutilante puis au bar du luxueux Lord Charles Hotel, le président du parti communiste sud-africain (PCSA), parti marxiste-léniniste d'avant-garde, se joint aux cérémonies célébrant l'harmonie.

Pendant ce temps, à une vingtaine de kilomètres de Somerset West, à Khayelitsha et dans l'infâme Crossroads, des milliers de Noirs logés dans des cabanes gèlent de froid sous la pluie hivernale glaciale qui s'abat sur leurs abris en carton. Les véhicules du convoi du CNA, encadrés par la police et survolés par un hélicoptère, passent à toute vitesse devant les dunes de sable qui masquent la misère, le long de la Nationale 2. Grâce à la climatisation, leurs occupants n'ont pas à supporter la puanteur ambiante de ces lieux surpeuplés où les installations sanitaires font défaut. Thabo Mbeki prononce une allocution devant les nantis du club de la presse, à l'occasion d'un déjeuner au *Cape Sun Hotel*. Le bruit court que Langa, le plus vieux des townships noirs, est déjà devenu une place forte du parti rival du CNA, le Congrès panafricain (CPA), mouvement dur qui rejette la négociation en la taxant de simple mesure d'apaisement. Des journalistes qui se sont aventurés dans Langa rapportent avoir vu sur les murs des graffiti proclamant «un colon, une balle !».

Pour des raisons de sécurité, la délégation du CNA ne peut loger dans les townships délabrés ni même emprunter les allées sinueuses dont la vue provoque chez eux des expressions horrifiées. Mais la gérontocratie grison-